

aborigène  
usé  
tué  
rien  
effacé

adversaire  
ultra  
tyran  
raciste  
ennemi [...]

Cette douleur évoluant en douceur caractérise l'écriture de Déléw Gorodé : l'ensemble de ses poèmes débouche sur une note d'espoir, ainsi qu'en témoigne sa chute « Que serait l'homme sans parole ? que serait l'un sans l'autre ? » L'entrée en scène du peintre Mathieu Venon, invité à illustrer le recueil, répond à son interrogation : « Quand j'ai rencontré les poèmes de Déléw Gorodé et Nicolas Kurtovitch, j'ai ressenti une union entre eux deux, un accord dans la différence, écrit Mathieu [...] Quand leurs poèmes m'ont rencontré, ils m'ont offert des sentiments et j'y ai mis des images. Des images lisibles. Des images naïves. Des images tournées vers demain... » Car cet Autre dont il est tant question devient rapidement pluriel. Il englobe jusqu'aux traducteurs qui ont si habilement réinventé des poèmes dans leur langue natale sans rien trahir de l'œuvre originale. « Autre » devient alors « Other » : original people oppressor trampled underfoot hunted exterminated removed [...]

aliéné  
uniformisé  
trépassé  
rayé  
éliminé [...]

autrui  
unité  
terre  
résistance  
ensemble...

Mais cet autre qui lira les poèmes n'est pas forcément d'ici. Il peut être d'ailleurs, comme Mathieu : « ... ce pays, cette île, où je suis venu, que je découvre, que j'écoute, que je respire et que j'apprends. » Se pose alors pour certains la question de l'identité caledonienne : qui est admis dans cette confrérie ?

## RACINES

Comment ne pas souligner le choix du poète Pablo Neruda qui introduit le livre en sa langue ? « Pero yo amo hasta las raíces de mi pequeño país frío. Si tuviera que morir mil veces allí quiéromo nacer, cerca de la araucaria salvaje »

*Canto general, IX*

Que despierce el leñador  
« Mais moi j'aime jusqu'aux racines de mon petit pays froid. Si je devais mille fois mourir c'est là que je voudrais mourir, si je devais mille fois naître c'est là que je voudrais naître, près de l'araucaria sauvage. »

*Le chant général, IX*

Que s'éveille le bûcheron  
Les racines de Nicolas Kurtovitch et Déléw Gorodé vivent indubitablement dans ce sol. Pour elle coulantes, fluides, solidement ancrées, en harmonie avec la terre, la sienne, racines évidence : « Racines / s'étirant / au quotidien / au gré / du temps qui

passé [...] pour naître au monde / avant l'envol [...] vers un pays / un quai / une gare / un aéroport / un réseau / une voie / un chemin / vers les autres. Pour lui plus tumultueuses, aux ramifications multiples : « Feu / racines pleines / racines en flamme [...] Terre / racines absentes / racines jetées au vent / Alibi / Racines alibis / sans racines / Alibi encore / racines sans âme / mes racines / si lointaines / multimensionnelles / si improbables / mes racines défaits [...] Mes racines braises / tracent

un morceau d'horizon / nos souffles se rejoignent ». Dire ses racines, n'est-ce pas un peu réveiller le feu, évoquer le risque de la non-reconnaissance historique ? Et comment alors parler de tout le reste ?

## INDÉPENDANCE

Peut-on parler d'indépendance sans heurter les sensibilités, si prompts à réagir à l'énoncé du mot improprement ? « A cette époque, en août 97, on pensait s'engager vers un



Déléw Gorodé, une femme au service de la culture



Nicolas Kurtovitch présente un poème d'un nouveau talent

un coin de jardin / un bout de champ / une part de terrain / un lopin de terre [...] donner aux autres / et lutter contre soi / face au silence / à la violence / à l'inertie / à l'assistanat / face à la pensée unique / faire / dire / vivre / au quotidien / nos aspirations / à être / ensemble / un pays libre / une nation souveraine / un peuple qui partage ». Ecrire un livre semblait le meilleur moyen de s'ouvrir aux autres en propageant ce message d'espoir qui prédomine tout au long de l'ouvrage, un vœu pieux

formulé par les deux auteurs. Dans un premier temps édité à trois cents exemplaires et vendu près de cinq mille francs, ce magnifique recueil, qui représente le premier volume de la collection Araucaria sauvage, guidée par l'universitaire Dominique Jouve, peut paraître élitiste. « J'ai insisté auprès de Laurence Vialard pour faire éditer une seconde version plus accessible », précise Nicolas Kurtovitch. Mais les gens l'achèteront-ils pour autant ? Elle court, elle court, la rumeur sous nos cocotiers et justement elle est favorable. Il serait étonnant que *Dire le vrai* ne devienne pas une référence en matière d'écriture, d'autant plus que Nicolas Kurtovitch et Déléw Gorodé, individuellement ou non, regorgent de projets... ○ Agnès Chapman

Photos : Dominique Roubio

# À LA CROISÉE DES MOTS

En août 97, profitant d'un séjour professionnel de trois semaines en Australie, les deux écrivains Déléw Gorodé et Nicolas Kurtovitch ont décliné leur identité, résumé leur vision de l'humanité, de l'avenir... dans *Dire le vrai*, un recueil poétique autour de dix-huit thèmes. Quelques jours après la présentation musicale de leur ouvrage à la bibliothèque Bernheim, ils nous recevaient dans le bureau de Déléw Gorodé en compagnie de Mathieu Venon, le peintre venu se greffer à l'aventure en illustrant leurs propos. Regards croisés.

Mardi 24 août. Le salon de la Bibliothèque Bernheim est plein. Pour une fois, les Ca-

ledoniens sont allés à la rencontre de la culture. Et Nicolas Kurtovitch (qui avait écrit un billet d'humeur sur le sujet, intitulé *Où sont les hommes ?* dans *Dimanche Matin*) y est sensible. Magie de l'instant, rencontre entre le hautbois, le peintre et le poète... Les poèmes de Déléw Gorodé et Nicolas Kurtovitch sont lus dans un silence religieux. En retrait, Raynald Parrot, le directeur de l'ETM, ponctue les vers de notes de hautbois. Les deux auteurs racontent, évoquent des souvenirs nés de ce séjour en Australie qui s'est révélé détonateur d'une écriture commune.

## ÉCRIRE

« Nous ne pouvions pas rester trois semaines en Australie sans rien faire », expliquent Déléw Gorodé et Nicolas Kurtovitch. Dans l'avion, sur une feuille de papier, ils griffonnent une liste de thèmes : écrire, racines, l'autre, la mort, indépendance... dire le vrai... Ecrire devient nécessité. C'est presque un jeu. Chaque matin, ils se fixent un sujet et le lendemain, ramassent les copies. Ils se retrouvent alors, chacun lisant les textes écrits par l'autre et leur projet prend tournure. Ce séjour

Une complicité s'est installée entre les auteurs et le peintre



en Australie représente une opportunité, certes, mais il procure également aux auteurs le recul offert par la distance. « Profitions du silence / de l'absence / à l'écoute de soi / me dire / à l'autre / être à son écoute / l'entendre / se dire / à moi », écrit Nicolas Kurtovitch... tandis que Déléw Gorodé profite de l'éloignement pour écrire / une île / un pays [...]

véritable / offrir alors ce qu'il y a de pur / de silencieux d'attentif et patient / par l'humilité des sentiers / à deux parcours ». Le style de Déléw Gorodé est lapidaire, tout en étant généreux. Ecrire comme on respire, sans effort. Celui de Nicolas Kurtovitch est plus étouffé, tumultueux, peut-être plus tourmenté, mais il s'en défend ! L'écriture devient fédératrice et porte en elle les espoirs communs. Et tout naturellement s'opère la rencontre vers l'autre.

## L'AUTRE

Rencontre ne signifie pas forcément fusion, ce qu'explique Khalil Gibran dans *Le Prophète*, et dans cette écriture commune, chacun a su aller vers l'autre tout en conservant son identité : « Je n'ai jamais eu la sensation d'écrire comme Nicolas », dit Déléw Gorodé qui sourit lorsqu'on lui

en fait la remarque. *C'est mon style et je n'avais aucune raison d'en changer...* Lui aussi s'amuse de la réflexion : « Vraiment, on est resté dans nos personnalités. Nous avons échappé au fantasme de l'esmose ou de la fusion ». Cette confrontation débouche rapidement sur l'Autre. Comment s'étonner que cet Autre, pour Déléw Gorodé en terre australienne, femme, mère et Kanak, se décline dou-

loureusement en acrostiches :

dire le vrai  
to tell the truth



© Nicolas Kurtovitch



ailleurs est ici pour ceux qui écoutent et partagent

Déléw